

Nulle trace Sans repère

Jules Couturier

Number 327, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96772ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couturier, J. (2021). Nulle trace : sans repère. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 22–22.



SANS REPÈRE

JULES COUTURIER

L'expérience de la salle est primordiale pour apprécier le dernier film de Simon Lavoie, *Nulle trace*. Radical plus que jamais dans son utilisation du médium cinématographique, le cinéaste québécois compte entièrement sur la puissance de sa mise en scène pour raconter son histoire autrement minimaliste. Dans un Québec d'un futur proche, en proie à la violence de groupes armés, N, une femme sans âge, débrouillarde et terre-à-terre, survit en faisant de la contrebande et en conduisant une drapsine. Un jour, elle prend à son bord Awa, une jeune mère musulmane pieuse, dans le but de lui faire traverser illicitement la frontière. Son bébé emmaillotté dans les bras, Awa va rejoindre son mari caché dans les bois de l'autre côté. Plus tard, le destin amènera les deux femmes à se recroiser alors que N a perdu son moyen de transport et Awa, sa famille.

Les enjeux politiques, la période, le lieu, rien n'est révélé au spectateur, libre d'imaginer ce qu'il veut. Lavoie n'explique pas ce qui a mené les protagonistes dans ce paysage sauvage et cette société à l'avenant. Le film est d'ailleurs presque entièrement dénué de dialogue. Cette absence de contextualisation confine à l'abstraction. Il y a depuis toujours dans le cinéma du réalisateur un rejet de la facilité, voire de l'accessibilité, diront ses détracteurs. Encore ici, l'approche est rebelle et à contre-courant de notre époque, prônant dans sa forme, marquée notamment par le noir et blanc des images, un retour aux sources du cinéma, comme s'il voulait s'extraire du temps

présent. L'influence de cinéastes réputés à la filmographie exigeante, d'une autre génération, tels Andreï Tarkovsky et Béla Tarr, entre autres, se fait sentir. Mêmes images hypnotiques, mêmes longs plans qui s'étirent. L'importance accordée à la nature, le pessimisme ambiant et les enjeux philosophiques, voire métaphysiques, nous les rappellent. La prémisse de *Nulle trace* a d'ailleurs plus d'un point commun avec le *Stalker* de Tarkovsky.

Si l'exploration formelle du réalisateur est déstabilisante, elle n'en est pas moins absorbante. Le filmage en caméra infrarouge confère audace et originalité aux sublimes images en noir et blanc en plus de les envelopper d'une aura de fin du monde. Le travail élaboré sur le son participe également au caractère angoissant de l'expérience. En somme, l'immersion est puissante, inconfortable et envoutante en raison de sa beauté austère.

Et puis il y a le propos basé, comme dans les autres œuvres de Lavoie, sur les oppositions. Son précédent film, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, opposant le repli sur soi à l'émancipation, en est un exemple. Dans *Nulle trace*, c'est encore une fois simple et schématique, incarné sans grande complexité par deux personnages féminins, l'une animée d'une foi profonde, l'autre athée jusqu'à la moelle. Le contraste est accentué par le contexte de survie et de désespoir.

Mais cette fois, Lavoie ne choisit pas son camp, alors qu'il dénonçait nettement l'obscu-

rantisme dans son précédent opus en faisant l'apologie de la libération de la conscience. Le dénouement ambigu, libre à l'interprétation, de *Nulle trace* est, à cet égard, particulièrement puissant en ce qu'il appelle à un questionnement philosophique assez radical sur le pouvoir de la vie intérieure et la relativité de notre perception de la réalité.

Dans son exploration de l'opposition, Lavoie encourageait une cassure dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Dans *Nulle trace*, il semble plutôt prôner une conciliation. Car, malgré sa dureté et le désespoir ambiant, ce film favorise l'ouverture à l'autre pour passer à travers le pire. Ces deux femmes que tout oppose (personnalité, croyance, apparence, niveau de langage) s'unissent pour survivre. La scène où, pour ne pas mourir de froid durant la nuit, elles doivent dormir nues corps à corps est d'une grande beauté, autant formelle que symbolique.

Décontextualisé, porté par des personnages sortis de nulle part, le propos devient universel. La dystopie présentée pourrait notamment faire entrevoir un Québec à venir mis à mal par l'exacerbation des divisions, d'ores et déjà observables, entre autres, dans les débats entourant les enjeux de laïcisation de l'État. Loin d'être le cinéaste le plus optimiste, Simon Lavoie propose tout de même un appel à l'ouverture à l'autre et à ses croyances, même si elles ne rejoignent pas les nôtres. ▲